

LIONEL GALAND

(Paris)

## À propos des noms de l'écorce\*

En 1970, lorsqu'un volume de „Folia Orientalia” fut composé en hommage à T. Lewicki, j'avais pensé que des notes de vocabulaire touareg<sup>1</sup> pouvaient être offertes à ce savant curieux de tout, qui déjà s'était penché (et il a continué depuis) sur des aspects généralement négligés de l'histoire du berbère. C'est encore une étude de lexique que je choisis aujourd'hui pour honorer sa mémoire, étude à la fois plus limitée et de portée plus générale, puisqu'à partir de la notion d'écorce, dont l'expression est suivie à travers plusieurs parlers, elle s'efforce d'analyser des phénomènes sémantiques d'une certaine ampleur.

Mes observations ont pour point de départ une communication que le regretté Hans G. Mukarovsky devait présenter au 5e Congrès international d'études chamito-sémitiques, tenu à Vienne en septembre-octobre 1987. L'exposé qui suit aura donc le triste privilège de rappeler le souvenir de deux chercheurs dont les travaux, certes fort différents, étaient marqués par le même désir de ne pas être confinés dans les limites d'une seule discipline. La communication de Mukarovsky, intitulée \*q-l-p / \*q-r-f 'Rinde': eine hamitosemitische Etymologie, ne fut malheureusement connue que par le résumé distribué aux participants, puisque son auteur, responsable de l'organisation du congrès, accepta de céder son temps de parole à un autre. Au demeurant, les remarques qui vont suivre ne sont qu'un 'à-propos' librement orienté.

On ne trouvera pas ici une étude systématique et complète de la morphologie des différents vocables, semblable aux analyses comparatives qu'André Basset

\* Cet exposé a été présenté au Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques (Paris) le 16 décembre 1987, mais sa publication avait été réservée.

<sup>1</sup> L. Galand, *Notes de vocabulaire touareg*, „Folia Orientalia” 12, 1970, pp. 69-78.

a réalisées à diverses reprises<sup>2</sup> et qui reposaient sur un dépouillement exhaustif de la documentation alors disponible. Mais le sondage auquel j'ai procédé permet déjà, je crois, de reconnaître certains aspects de l'organisation du vocabulaire<sup>3</sup>. Parmi les lexèmes, il en est de provocants dont le signifié est propre à inspirer la dérision, la gêne ou la crainte et peut donc entraîner un interdit; l'histoire de ces mots, „feu”, „noir”, „femme”, etc., dépend beaucoup des conceptions de la société qui les emploie, mais ils sont exposés à un renouvellement assez rapide. D'autres, plus discrets, moins fondamentaux peut-être, en tout cas moins prompts à émouvoir même s'ils n'excluent pas toute expressivité, poursuivent une existence moins heurtée. Moins révélateurs des sentiments d'un groupe social à tel moment de son histoire, ils n'en dépendent pas moins des impressions souvent confuses qu'ils éveillent chez les locuteurs et, par là, ils peuvent renseigner sur les mécanismes qui assurent la „motivation” du vocabulaire, même si elle cesse un jour d'être perçue. Les noms de l'écorce appartiennent à cette seconde catégorie.

### Problèmes de méthode

Les rapprochements que je vais suggérer, souvent comme de simples hypothèses de travail, posent des problèmes de méthode qu'il faut d'abord rappeler brièvement. La „grammaire comparée” s'est affirmée par la rigueur de ses démonstrations: les correspondances y sont régulières et parfaites, tout écart par rapport à la „loi” imposant une explication. Cette rigueur demeure la règle d'or, en particulier dans la recherche des parentés linguistiques. Mais on observe dans le lexique des cas de flottement. En sémitique par exemple, on sait depuis longtemps que certaines bases<sup>4</sup> bilitères, élargies par l'adjonction de con-

<sup>2</sup> Par exemple: A. Basset, *Le nom de la 'porte' en berbère*, Mélanges René Basset, Paris 1925, II, pp. 1-16; — *Le nom du 'coq' en berbère*, Mélanges Vendryes, Paris 1925, pp. 41-54, etc. A. Basset m'a confié que la seule collecte des matériaux lui avait demandé trois mois de travail pour chacun de ces articles. Et la documentation s'est considérablement enrichie depuis cette époque!

<sup>3</sup> Je renvoie ici à des remarques formulées par W. Vycichl, en novembre 1987, devant le Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques. — Les matériaux que je cite sont tirés d'enquêtes personnelles et, plus souvent, de l'arsenal habituel des lexiques et dictionnaires, où il sera aisé de les retrouver: j'ai donc indiqué la provenance géographique de chaque mot, sans alourdir davantage la référence. Il est juste, cependant, de signaler expressément les nombreuses données réunies par E. Laoust, *Mots et choses berbères*, Paris 1920, p. 470. Par prudence, j'ai parfois conservé la notation des auteurs sans la discuter, dans la mesure où certains points d'ordre phonétique (notamment en matière de voyelles) n'ont ici qu'une importance limitée.

<sup>4</sup> J'entends par 'racine', selon un usage fréquent dans les études berbères ou sémitiques, l'armature consonantique du mot, à l'exclusion toutefois des indices de genre ou de nombre et des formants éventuels. Le terme n'implique aucune référence à l'étymologie. Une 'base' est une séquence de consonnes (deux en général) commune à plusieurs racines dont les champs sémantiques se recouvrent partiellement.

sonnes  
„frappe  
„champ  
cel Col  
des cad  
P. Gal  
ont été  
compte  
isqu'à d  
d'arti  
reproche  
lorsque  
il paraît  
surém  
abritent  
Mais si  
réalité. l

Une  
les regro  
correspo  
de la vé  
floues, e  
généalog  
de recon  
il peut d  
tiré de m

<sup>5</sup> Je cite  
critères in  
du champ  
phie).

<sup>6</sup> M. Co  
1927, pp.  
143-171.

<sup>7</sup> P. Ga  
en berbère

<sup>8</sup> Je me  
liste plus c  
18-23, 197  
paré, Ann  
265-275; C  
M. Masso  
GLECS, 2  
29-30, 198  
GLECS, 2

sonnes diverses, continuent à véhiculer telle ou telle notion centrale („couper”, „frapper”, etc.). En dehors du sémitique, les travaux de P. Guiraud<sup>5</sup> sur les „champs morphosémantiques”, qui ne sont pas sans rappeler telle étude de Marcel Cohen<sup>6</sup>, ont mis en évidence l'existence de structures formelles qui, dans des cadres très divers, évoquent les mêmes valeurs de sens, observation dont P. Galand-Pernet<sup>7</sup> a montré la pertinence pour le berbère. D'autres études ont été publiées dans cet esprit<sup>8</sup>. Elles ont en commun d'accepter la prise en compte de correspondances moins étroites que les correspondances classiques, puisqu'à défaut d'articulations identiques elles opèrent parfois avec des zones d'articulation. Reconnaissons-le: c'est la porte ouverte à la fantaisie que l'on reproche aux amateurs: d'où les réticences de certains chercheurs. Et pourtant, lorsque le nombre des exemples est si grand qu'il exclut l'intervention du hasard, il paraît difficile de nier les corrélations observées entre forme et sens. Il est assurément possible, il est même probable que les ensembles lexicaux ainsi dégagés abritent des intrus, qui se sont glissés là à la faveur de ressemblances accidentelles. Mais si la liste est assez longue, il faut bien qu'elle reflète, globalement, quelque réalité. Prudence donc, mais pas d'abandon!

Une autre considération doit inciter à ne pas balayer sans plus ample réflexion les regroupements de vocabulaire suggérés par ce type de recherche. C'est qu'ils correspondent souvent au sentiment confus des locuteurs, ignorants et insoucieux de la véritable étymologie. Les mots entrent alors dans des groupes aux limites floues, en vertu de ressemblances et d'affinités qui ne doivent pas tout à leur généalogie. Or le sentiment des usagers, témoin des plus douteux quand il s'agit de reconstituer l'histoire de la langue, ne saurait pour autant être méprisé, car il peut déterminer l'évolution ultérieure. On me permettra de citer un exemple tiré de mon expérience ou, comme on aime à dire, de ma 'compétence' de franco-

<sup>5</sup> Je citerai seulement: P. Guiraud, *Les champs morpho-sémantiques: critères externes et critères internes en étymologie*, BSL, 52, 1956, pp. 265-288; — *Tric, trac, troc, truc, etc.: étude du champ morpho-sémantique de la racine T.K.*, BSL, 57, 1962, pp. 103-125 (avec bibliographie).

<sup>6</sup> M. Cohen, *Sur le nom d'un contenant à entrelacs dans le monde méditerranéen*, BSL, 81, 1927, pp. 81-120; reproduit dans M. Cohen, *Cinquante années de recherches*, Paris 1955, pp. 143-171.

<sup>7</sup> P. Galand-Pernet, *Ver, coucou, coup de takouk. Note sur un champ morpho-sémantique en berbère*, GLECS, 10, 1963-1966, pp. 6-14.

<sup>8</sup> Je me contenterai de donner quelques références, à partir desquelles on pourra établir une liste plus complète: S. Chaker, *Les racines berbères trilitères à 3e radicale alternante*, GLECS, 18-23, 1973-1979, f. 2, pp. 293-320; D. Cohen, rapport sur les conférences de Sémitique comparé, Annuaire 1974/1975 de l'Ecole pratique des hautes études, IV<sup>e</sup> Section, Paris 1975, pp. 265-275; Cl. Gouffé, *Noms d'objets 'ronds' en haoussa*, GLECS, 10, 1963-1966, pp. 104-113; M. Masson, *À propos des articles de Marcel Cohen sur le 'nom d'un contenant à entrelacs'*, GLECS, 24-28, 1979-1984, f. 2, pp. 269-287; à propos des parallélismes sémantiques, GLECS, 29-30, 1984-1986, pp. 221-243; R. Nicolai, *De l'entrelac à la courbure: emprunt vel genesis*, GLECS, 24-28, 1979-1984, f. 2, pp. 241-267.

phone. Les mots *racler*, *raser*, *râtelier* (*râteau*), *ratissier*, *raturer* présentent, tous ou presque tous (les réactions individuelles pouvant varier), un certain air de famille pour le locuteur, sans que ce dernier se soucie de leur parenté plus ou moins directe avec le latin *rādere* gratter. Il y a plus: dans la mesure où ils associent une même initiale *ra-* et la notion d'un mouvement vif, souvent propre à déplacer l'objet sur lequel il s'exerce, les voici qui, dans mon sentiment, se rapprochent de *rapace*, *rapiat*, *rapide*, *rapine*, *rapt*, *ravir*, que l'histoire assigne au latin *rapere* prendre de force, et même d'une série de termes étymologiquement disparates, comme *rafale*, *rafle*, *râpe*, *razzier* (venu de l'arabe!), etc. Impressions personnelles peut-être, et sans portée! Mais ce sont de telles réactions qui ont conduit à la création de mots comme *ratiboiser*, croisement<sup>9</sup> de *ratissier* et de l'ancien français *emboiser* séduire par des caresses artificieuses.

### L'écorce

Les noms de l'écorce sont fort nombreux en berbère, mais ils se trouvent répartis dans l'ensemble du domaine et aucun parler ne les possède tous. Laissant de côté divers vocables qui n'entrent pas dans mon propos, je ne retiendrai que les appellations le plus fréquemment rencontrées. La variété des formes n'empêche pas de les regrouper en deux séries, qui se distinguent à la fois par la vision qu'elles impliquent et par la base consonantique sur laquelle les mots sont construits.

#### De la 'peau'...

Dans un premier cas, l'écorce est conçue comme une *peau* ou comme une enveloppe protectrice. On notera au passage que le français *écorce* est parti de la même notion, puisqu'il remonte au latin *scortea* écorce, lui-même dérivé de *scortum* peau, cuir. Tel est bien le sens explicite de *ilem n ššējert* peau d'arbre [ > écorce] (Dj. Nefousa), dont on rapprochera les féminins *tilemit* écorce (Dj. Nefousa) et *tilmit* écorce, coquille (Berrian).

On rangera ici *išlm* écorce, mais aussi peau (de fruit, de légume, de serpent), épiluchure, etc. (kabyle), évidemment proche de *ašlim* balle (d'orge), gros son (kabyle) et de *tišlmit* écorce (Zemmour). Dans ces formations, la chuintante *š* doit être reconnue comme un élément expressif<sup>10</sup>. On la voit passer à la finale dans *ilms* pellicule (chleuh).

<sup>9</sup> O. Bloch et W. von Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, 2e éd., 1950 et, plus récent, le *Trésor de la langue française*, t. 14, Paris 1950, sont d'accord sur ce point.

<sup>10</sup> 'Expressif' est sans doute un terme à tout faire, mais il dit quand même ce qu'il doit dire. Ce rôle de la chuintante a été décrit et expliqué par P. Galand-Pernet, *š berbère, phonème, morphème*, dans H. Jungraithmayr and W.W. Müller (ed.), *Proceedings of the*

Ces no  
d'emploi, l  
et al.), ug  
etc. Le st  
précédente  
gueule, en  
peau est c  
qu'elle peu  
d'une raci  
(liquide) -  
M u k a r o

Poursu  
méthodolo  
un certain  
ligne des p

Le pre  
en pays cl  
qu'il conse  
*teγormit* s  
prochemen  
dans l'Aha  
au verbe a

Il est te  
l'accent ét

— *apicale*  
emploi plu  
en touareg  
des sédent

On se  
γr que l'o  
dans différ  
intéressant  
observait a  
*teγormit* e

Peut-ê  
Ou bien s  
l'armature  
labiale. Il c

*4th Internat*  
381-394 (=

<sup>11</sup> M. Coh

Ces noms de l'écorce évoquent d'autres appellations qui, malgré les différences d'emploi, leur sont visiblement associées. C'est le cas de *ag<sup>w</sup>lim* peau (Ayt Izdeg et al.), *uglim* peau (Dj. Nefousa), *agalim* peau du fruit d'arganier (O. Noun), etc. Le statut de *g* dans ces formes est moins assuré que celui de *s* dans les précédentes. On peut penser encore à un élément expressif (cf. chleuh *agamum* gueule, en face de *imi* bouche), mais si l'on considère que la voyelle initiale de *ilm* peau est constante (c'est-à-dire qu'elle se maintient à l'état d'annexion *yilm*) et qu'elle peut donc recouvrir une radicale disparue, on s'interrogera sur l'existence d'une racine *glm* qui pourrait être un avatar de la séquence dorsale - apicale (liquide) - labiale aux côtés de la racine *qlp* / *qrf* qui avait retenu l'attention de Mukarovsky.

Poursuivant la même quête, je crois pouvoir mentionner, dans les conditions méthodologiques définies dès le début de cet article et avec les réserves voulues, un certain nombre de mots qui pourtant s'inscrivent moins directement dans la ligne des précédents.

Le premier est *ayrum*. Connus surtout pour désigner le pain comme il le fait en pays chleuh, ce nom est proprement celui de la croûte. Tel est bien le sens qu'il conserve en touareg (Ahaggar), alors que dans le même parler le féminin *teyormit* s'applique à la croûte de crasse ou à la croûte d'une blessure. Le rapprochement avec la notion d'écorce est d'autant plus légitime que ces deux noms, dans l'Ahaggar, ont pour synonyme (plus usité qu'eux) *tasəng<sup>y</sup>əfa*, qui se rattache au verbe *əng<sup>y</sup>əf* être pelé et signifie aussi pelure et écorce.

Il est tentant d'ajouter à cette liste le nom *iyrm* village fortifié (Maroc central), l'accent étant mis sans doute sur les murs protecteurs: sa racine, dorsale (*vélaire*) — apicale — labiale, pourrait être la même. Dans l'Anti-Atlas, le terme est d'un emploi plus restreint et désigne les murs ruinés qui subsistent dans la campagne; en touareg au contraire, avec la forme *ayrəm*, c'est la notion de lieu habité par des sédentaires (ville, village ou château) qui l'emporte.

On se demandera si cet ensemble de lexèmes permet de reconnaître une base *ɾr* que l'on retrouverait, comme racine (au sens conventionnel que j'ai défini), dans différents mots qui véhiculent les notions de sécheresse et de dureté. Il est intéressant que le P. de Foucauld, qui sans être un technicien de la linguistique observait avec une acuité remarquable le sentiment des Touaregs, ait classé *ayrum*, *teyormit* et *ayrəm* sous *iyar* être sec, durci, dur.

Peut-être enfin conviendrait-il, à partir de là, de passer à *ay<sup>w</sup>rab* mur (chleuh). Ou bien serait-ce s'engager trop loin sur la pente? On se rapprocherait alors de l'armature consonantique décrite par Marcel Cohen<sup>11</sup> comme postpalatale, *r*, labiale. Il est vrai qu'on s'éloignerait du contenant à entrelacs (et du reste Marcel

4th International Hamito-Semitic Congress, Marburg, 1983, Amsterdam-Philadelphia 1987, pp. 381-394 (= *Current Issues in Linguistic Theory*, 44), à qui j'emprunte l'exemple de *ilm̩*.

<sup>11</sup> M. Cohen, *Contenant à entrelacs*, p. 154 et suiv.

Cohen ne prend pas en considération les mots que je viens de citer). On craindra donc un effet du hasard, mais il est possible aussi que le concept de 'contenant à entrelacs' doive être élargi.

### ... à la pelure

Avec une seconde série de termes, bien attestés dans des parlers géographiquement très éloignés les uns des autres, l'écorce est perçue, non comme une peau, mais comme une *pelure*: autrement dit, l'accent est mis, non plus sur la protection assurée par l'enveloppe, mais sur la possibilité, donnée ou souhaitée, de retirer, d'arracher ou de casser cette enveloppe. Le même glissement, qui s'effectue tantôt dans un sens et tantôt dans l'autre, peut être observé ailleurs. En français, *peler* est enlever la peau et *écorcer* enlever l'écorce (qui, on l'a vu, était d'abord la peau); même mouvement dans *écorcher*<sup>12</sup> enlever la peau, qui en dernière analyse remonte au latin *cortex* écorce (spécialement de liège). Mais le latin *cortex*, à son tour, est rattaché par A. Meillet<sup>13</sup> au groupe du lituanien *kertu* je coupe; l'auteur ajoute: „Le sens de 'écorce' s'explique par celui de «chose séparée»" et il donne d'autres exemples tirés du slave et du germanique.

En berbère, cette notion de 'chose séparée', détachée par fracture et souvent sous la forme d'éclats, est portée par une racine *labiale* (labiodentale) — apicale (souvent *r*) — *dorsale*. Les formes les plus répandues de ces noms de l'écorce sont *afrKi*<sup>14</sup> (chleuh) et surtout le féminin *tifrkit* (chleuh, Ayt Izdeg, Ayt Ndhir, Aurès; le mot signifierait aussi peau d'un animal chez les Ntifa). Dans l'Aghaggar *tafarkit* désigne un morceau d'écorce d'arbre sèche ou un éclat de bois sec, tandis que *tefarkit* est une bouse de vache.

La référence à une écorce vue comme détachée, arrachée ou brisée est garantie par les emplois touaregs et aussi l'apparemment évident de ces termes à une série lexicale qu'il faut bien qualifier, une fois encore, d'«expressive» et qui se rapporte à la 'coquille d'œuf'. J'ai ainsi relevé<sup>15</sup> dans la région d'Imi n-Tanout (Grand Atlas): *ifrks̄*, *ifrš̄* (< *ifrks̄?*), *ifrqs̄*, *ifrZ̄*, *ifrZi*, *afrzī*. Il est du reste significatif que l'enquête ait également fait surgir, à côté de cette série, *ilmš̄* (cité plus haut, mais appliqué ici à la coquille d'œuf) et *ixmš̄*.

<sup>12</sup> Notons au passage que *écorcer* et *écorcher* illustrent parfaitement ce qui a été dit plus haut à propos des mots en *ra-*: les deux verbes ont des étymons différents, ce qui ne les empêche pas d'être unis dans le sentiment des usagers. Le *Trésor de la langue française*, sous *écorcer*, signale du reste une "collision avec *écorcher* pour les formes normanno-picardes".

<sup>13</sup> Dans: A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, nlle éd., 1939, sous *cortex*.

<sup>14</sup> La majuscule note une consonne tendue.

<sup>15</sup> L. Galand, *Géographie linguistique dans la région d'Imi n-Tanout (Grand Atlas marocain)*, dans A.J. van Windekens (ed.), *Communications et rapports du 1er congrès international de dialectologie générale (Louvain-Bruxelles, 1960)*, Louvain 1964, 2e partie, pp. 49-63.

La vau  
plusieurs te  
d'autres te  
une base fr  
berbère<sup>16</sup>.  
(à Sened, se  
qui évoquer

Il n'est  
ensemble le  
construit su  
notions de  
autres, est f  
jardin, etc.

On peut  
nent alors s  
existe en eff  
séquence la  
'séparer (en  
supin *frāctū*  
et l'alleman  
tour, fortifi  
racine, puis  
dre et le gr  
première sé  
'peau du fru

Comme  
sera sans d  
faire observ  
(celui-là mē  
plus haut p  
fortement d  
perception.

<sup>16</sup> Pour le ka

<sup>17</sup> P. Chan

958: „C'est [

pélasgique”.

<sup>18</sup> A. Ernou

<sup>19</sup> M. Cohe

La valeur de l'élément *s* a été rappelée plus haut et sa présence à la finale de plusieurs termes de la liste ne saurait surprendre. Mais on aura remarqué aussi que d'autres termes n'ont pas l'occlusive dorsale. On est donc probablement devant une base *fr* à élargissement variable, depuis longtemps repérée en sémitique et en berbère<sup>16</sup>. L'hypothèse s'accorde avec l'existence de formes comme *tifret* écorce (à Sened, selon Laoust) ou *təfra* feuille (d'arbre), peau (de la datte) (Ghadamès), qui évoquent le nom bien connu de la feuille, *ifr*, si aisément effeuillée,

Il n'est pas douteux, en tout cas, que *afrKi* et son groupe entrent dans un ensemble lexical — qui n'a pas manqué d'attirer l'attention des chercheurs — construit sur une racine *labiale* — *apicale* (liquide) — *dorsale* et centré sur les notions de séparation, division, fractionnement, etc. Un exemple berbère, entre autres, est fourni par *afrag*, relevé dans divers parlers au sens de clôture ou enclos, jardin, etc.

### Où s'arrêter?

On peut aller au delà de ces rapprochements, mais les perspectives deviennent alors si vastes qu'elles inspirent à la fois l'enthousiasme et la défiance. Il existe en effet, au nord de la Méditerranée, des mots construits eux aussi sur une séquence *labiale* — *apicale* (liquide) — *dorsale* et auxquels s'attache l'idée de 'séparer (en plusieurs éléments)'. Le latin connaît *frangō* (avec infixe) *n* „briser”, supin *frāctum*. Le français a *parc* (cf. berbère *afrag*!), qui vient du germanique et l'allemand a *Burg* château-fort, que l'on a parfois rapproché du grec<sup>17</sup> πύργος tour, fortification. Et cette étrange correspondance n'est pas le fait d'une seule racine, puisque le latin<sup>18</sup> *glūbō* écorcer, peler, le vieux haut allemand *klioban* fendre et le grec γλύφω 'tailler, graver', entre autres exemples, nous ramènent à la première série des noms de l'écorce. Existerait-il un lien entre le berbère *agalim* 'peau du fruit d'arganier' (O. Noun) et le latin *glūma* 'peau des figues, etc.'?

Comme l'écrit Marcel Cohen<sup>19</sup>, 'le lecteur, comme le collecteur lui même, sera sans doute quelque peu éberlué après une pareille revue'. Il est juste de faire observer que le groupement d'une *dorsale*, d'une *labiale* et d'une *apicale* (celui-là même qu'on relève dans les séries qui ont été présentées) satisfait au plus haut point, quel que soit par ailleurs l'ordre des consonnes, la tendance à fortement différencier les articulations d'une séquence pour en assurer la meilleure perception. Il est donc aisé de prévoir que ce groupement bénéficiera d'une forte

<sup>16</sup> Pour le kabyle, voir S. Chaker, *Racines berbères trilitères*, pp. 296-297.

<sup>17</sup> P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, t. 3, Paris 1974, p. 558: „C'est [...] un des rares termes qui pourraient fournir quelque fondement à la théorie pélasgique”.

<sup>18</sup> A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, sous *glūbō*.

<sup>19</sup> M. Cohen, *Contenant à entrelacs*, p. 163.

fréquence et par suite, pour ne prendre que ces exemples, le recours aux mêmes zones d'articulation dans les noms de l'écorce et dans le berbère *mgr* moissonner ou dans l'arabe *kataba* écrire sera jugé peu significatif. Voilà qui est de nature à refroidir l'imagination de l'étymologiste.

Reste que, dans chacune des séries citées à propos de l'écorce, les articulations sont disposées dans le même ordre (ce n'est pas toujours le cas) et que, simultanément, les signifiés concordent. Il y a là des faits troublants et ce ne sont pas les seuls. Aussi voit-on qu'un savant aussi averti que Marcel Cohen n'a pas craint d'entrer sur ce terrain piégé et que Michel Masson, après avoir instruit cette affaire d'effraction suspecte en juge plein de finesse et de probité, prononce le non-lieu<sup>20</sup>: la recherche reste libre, elle doit continuer.

<sup>20</sup> M. Masson, *À propos des articles de Marcel Cohen*, p. 285.

E

T. Kow  
their resear  
the position  
European h  
Profesor  
of the contr  
of the latte  
into Persian  
invasions in  
Rumour  
sian statesm  
1318), whic  
tant is the  
1298 to 131  
Muslim wor  
then. So in  
ments deali  
devoted to t

<sup>1</sup> T. Lewic  
*wieczna*, "Stud

<sup>2</sup> Cf. about  
Rašid ad-D  
E. Berthels,  
pp. 1213-1215